

m'imaginer que l'étourderie des jeunes gens qui nous laissent en si grand nombre pour les Etats, recevrait sitôt sa récompense, au moins pour plusieurs. Vous vous rappelez que des jeunes filles, d'ordinaire si timides et si attachées au toit qui les a vues naître, ont mis de côté cette timidité qu'on pouvait appeler de la prudence, ainsi que l'attachement à leur famille, pour aller, sous prétexte de gagner de l'argent, s'exposer à tous les dangers de l'âme et du corps, dans les usines de nos voisins. Eh ! bien, voici ce qui leur est arrivé : "Embarqués à la station d'Arthabaska, dit "l'Union des Cantons de l'Est," elles se rendirent sans encombre, jusqu'aux frontières. Là, le bagage subit une inspection qui pouvait inspirer de la défiance ; mais trop confiantes dans l'homme qui les avait prises sous ses soins, qui n'était rien moins qu'un misérable spéculateur qui les avait louées comme un vil bétail, elles se reposèrent sur lui de la sûreté du butin ; mais ce mercenaire prouva qu'il s'occupait fort peu de son troupeau. Ces filles s'aperçurent trop tard, qu'une bonne partie de leurs effets avait été volée. Plusieurs arrivèrent à destination avec le seul vêtement qu'elles portaient et qui n'était pas le plus beau. Pourtant, cet accident n'était rien comparé à l'ignominie qui les attendait et dont voici toute l'histoire.

"Les manufactures dans lesquelles devaient travailler ces filles étaient arrêtées. L'individu qui les avait amenées craignant, s'il les laissait disperser, de perdre ses frais de voyages, et les avances d'argent qu'il leur avait faites les renferma dans une salle sombre, avec juste de quoi manger pour ne point mourir de faim, en attendant une situation et qu'il put toucher ses fonds.

Les habitants.—L'infâme !

M. le Curé.—Ce n'est pas tout. "Pendant deux longues journées ces pauvres filles restèrent ainsi séquestrées entre les quatre murs d'un appartement valant à peine nos étables, ne respirant un air vicié et putride, mais qui, pourtant n'est pas plus malsain que celui des factories où elles travaillent aujourd'hui.

Les habitants.—Mais, Monsieur le curé, c'est affreux d'abuser ainsi de la crédulité du pauvre monde !

M. le curé.—Oui, sans doute, mais aussi pourquoi tant de diables, si ce n'est pas pour être plumées. Tenez, il faut l'avouer à notre honte, il y a beaucoup de nos compatriotes qui ne paraissent nés que pour être les jouets des intrigants et des filous. Qu'un homme sage, éclairé et qui leur offre toutes les garanties, vienne leur dire la vérité, et cherche à sauvegarder leurs intérêts les plus chers, ils ne le croiront pas ; mais qu'un misérable hâbleur, qu'un spéculateur éhonté, vienne les flatter et leur promettre la fortune, et ils courront après lui,

comme à la suite d'un sauveur ; ils se rendent même ridicules à l'excès, pour se soumettre à toutes ses exigences. Ouvrez les yeux, et vous verrez que jamais l'hypocrisie et le mensonge n'ont eu plus d'empire sur une partie de notre population. Les hommes qui, à proprement parler, ont fait le Canada ce qu'il est, comme je vous le démontrerai plus tard, les prêtres élevant partout la voix et orient à leurs compatriotes : Demeurez avec nous, auprès du clocher de votre paroisse, ou enfoncez vous dans les forêts de votre pays ; ici et là se trouvent la paix, l'aisance et le vrai bonheur." En entendant ce langage si chrétien et si patriotique, plusieurs branlent la tête d'un air de doute, et agissent ensuite sans tenir compte de ces sages avis. Un acheteur de bêtes humaines passe, offre le prix de sa marchandise, et sans calculer si la monnaie vaut l'effet demandé, on se jette dans ses bras, on s'endort sur son sein, pour se réveiller souvent dans la honte et la misère !

Plusieurs journaux avaient annoncé l'hiver dernier, que M. Emile Bonnement se proposait, aussitôt après son retour d'Europe, d'établir une usine à Kamouraska, pour y préparer la sardine. Ces jours derniers M. Emile Bonnement donnait aux pêcheurs de cet endroit, les raisons qui lui feront remettre, peut être indéfiniment, cette entreprise. C'est que dans son voyage en France, il s'est convaincu que notre poisson que nous appelons sardine, et dont il avait apporté quelques uns avec lui, n'est pas la véritable sardine, mais ce que les pêcheurs appellent le sprat. Reste à savoir si ce poisson préparé sera aussi recherché que la sardine française. M. Bonnement veut bien en tenter l'essai on petit dans le cours de l'été.

Le Serviteur vs. le Maître.

Sous ce titre, il s'instruit depuis quelques années, en Canada, une cause d'une importance vitale pour nous ; cause qui, à mesure qu'elle progresse, s'enveloppe d'obscurités et ne laisse entrevoir qu'une issue sombre et fatale. Dans ce procès malheureux intenté par le travail contre le capital, celui-ci finit sans doute par triompher. Mais il est à craindre que les deux partis n'offrent alors un spectacle que trop conforme à l'idée que se faisait des plaideurs celui qui les représentait le perdant tout vu et le gagnant en chemise.

Lorsqu'on examine de près, qu'on étudie à fond le caractère de grand nombre de ceux qui représentent les classes ouvrières, on est surpris et alarmé de voir combien, en même temps que le luxe, l'indolence et le désir de prendre la place du maître, de vivre

sans travailler ont fait de terribles progrès chez eux. C'est une obstination insensée, une lutte folle qui, pourtant qu'elle se prolonge, aura un triste dénouement, et causera le malheur et la ruine de l'ouvrier et du patron, du domestique et du maître.

Chacun n'est pas sans avoir connaissance du malaise qui règne partout, à la campagne comme à la ville, par suite de la rareté de la main d'œuvre. On demande à grands cris des manufactures, on se plaint de ce que nous n'avons pas d'établissements industriels pour employer les bras qui réclament du travail ; et pourtant la plupart des habitants des campagnes sont obligés de cultiver leurs terres seuls, quoiqu'ils offrent des prix exorbitants et à peine remboursables avec les produits de la forme ; des entreprises importantes sont abandonnées ou languissent faute d'ouvriers, et nous connaissons plus d'une dame respectable qui sont forcées de descendre à la cuisine ; et de préparer le pot-au-feu parcequ'elles ne peuvent trouver de servantes à aucun prix.

Qu'on est loin de ce bon vieux temps où les ouvriers gagnaient 40 sous par jour, et se mettaient à l'ouvrage à cinq heures du matin pour finir à huit heures du soir. Aujourd'hui, on suit l'aiguille de l'horloge, le son de la cloche ou le cri du sifflet. Passe encore pour les employés des manufactures ; mais dans les campagnes ce n'est plus le même, surtout à l'époque des moissons. Nous nous souvenons d'avoir vu un cultivateur, à qui il restait encore du grain à mettre en sûreté contre une pluie menaçante, être laissé seul par ses engagés, au coucher du soleil, sous prétexte que leur journée était bien finie !

On ne voit plus de ces serviteurs fidèles et dévoués comme il s'en rencontrait autrefois. Aussi les liaisons intimes entre le domestique et le maître ont elles disparu. Quand une personne, comme font presque tous les ouvriers et journaliers, de nos jours, s'efforce d'obtenir le plus haut prix et de faire le moins d'ouvrage possible, il n'est pas étonnant qu'à la première occasion, celui qui l'emploie ne lui donne son congé. Et cependant, on n'en persiste pas moins à demander son prix, ou l'on refuse de travailler. Combien, même dans notre ville, qui chôment deux et trois jours par semaine, parcequ'on ne veut pas leur accorder dix cents qu'ils exigent en plus de leur salaire. Ils ne vont à l'ouvrage que lorsqu'ils sont pressés par la faim. Lorsqu'ils daignent se mettre au service de quelqu'un, ils posent tant et tant de conditions que c'est plutôt le maître qui sert le serviteur que le serviteur qui sert le maître. C'est la même chose pour les domestiques du sexe. Elles ne porteront point de paquets dans les rues, n'iront pas au marché, ne feront pas le plus petit lavage, devront toujours pouvoir être en toilette [sou-